

22 nov. 1936

Vendredi - Paris

20.11.36



A PROPOS DE
"RETOUR DE L'U.R.S.S."

Lettre à André Gide

Je reçois, au sujet de mon livre : Retour de l'U. R. S. S., une lettre qui me paraît de nature à pouvoir intéresser les lecteurs de Vendredi. Il est bon qu'ils connaissent les réactions particulières d'un de mes compagnons de voyage, et les explications qu'il a pu se donner de ce que nous avons observé et constaté là-bas. Les lecteurs jugeront eux-mêmes si, dans ces explications, certains états de choses que nous avons dû également déplorer trouvent une justification suffisante.

André GIDE.

Cabris, 2 novembre 1936.

Cher André Gide,

J'attendais les épreuves de votre *Retour d'U.R.S.S.* avec une grande impatience. Sans doute avais-je pu pressentir au cours de notre voyage en Russie la nature de vos impressions, mais je n'en demeure pas moins très troublé par votre récit, très inquiet aussi, car je redoute les conséquences d'un livre comme le vôtre, paraissant au moment où, une fois de plus, les ennemis de la Révolution déclenchent une campagne furieuse contre l'Union Soviétique.

D'autre part, indépendamment de la question d'opportunité, je m'effraye des conclusions fort graves qui découleront tout naturellement, que vous le souhaitiez ou non, de données assurément fort incomplètes.

Je le sais bien, vous-même déclarez à plusieurs reprises que c'est en psychologue que vous parlez ; mais vos observations vous entraînent. Vous ne pouvez retenir l'esprit du lecteur, ni le vôtre, de chercher la cause de ce que vous déplorez, et c'est bien de politique et de sociologie qu'il s'agit dès lors. Il me semble que dans ce

domaine vous ne vous interrogez pas toujours avec assez de rigueur.

Pardonnez-moi l'absence de précaution dans mes critiques ; votre livre traite d'un sujet qui fait notre raison de vivre, à nous communistes. Il se place d'emblée sur un terrain extralittéraire. Je voudrais donc vous dire très exactement ma pensée.

Tout d'abord, je voudrais résumer en quelques lignes ce que votre livre offre, à mon sens, d'important.

1° Des classes tendent à se former en U.R.S.S. : bureaucratie privilégiée, grandes différenciations de salaires, etc...

2° La dictature du prolétariat est devenue la dictature de Staline, ou du moins d'un groupe d'hommes très restreint.

Vous concluez qu'il y a eu écart des directives premières et laissez entendre que le chemin actuellement suivi par l'Union Soviétique n'est peut-être plus celui qui mène au communisme.

Après dix mois de séjour à Moscou, j'ai pu, moi aussi, me convaincre que le régime en U.R.S.S. n'était pas le socialisme. Vais-je en conclure aussitôt que le parti communiste n'a pas suivi et ne suit pas encore la vraie route, j'entends la seule qui mène au socialisme ?

Ne trouvez-vous pas que cela demande réflexion ?

Et vous n'y avez pas manqué, je le sais. Mais ce que je crains, c'est que, dans vos réflexions, vous n'ayez fait abstraction de la réalité, des conditions historiques, pour vous cantonner dans un dogmatisme ou, plus exactement, dans une sorte d'éthique, afin de juger si telle ou telle décision est ou n'est pas révolutionnaire. (Je pense à votre phrase : « Il y a écart des directives premières ».) Quelles directives premières ? Il n'y a point de directives premières valables indépendamment de certaines conditions données, en dehors, si vous voulez, des conditions premières.

Dès l'instant que l'U.R.S.S. cessait de pouvoir espérer recevoir l'appui d'une révolution étrangère, du moment qu'aucun autre prolétariat n'était encore assez fort pour triompher de sa bourgeoisie, il s'agissait d'abord pour elle de durer, de devenir un état puissant et stable en prévision du jour où il lui faudrait se mesurer avec le capitalisme. Le mot d'ordre de « révolution permanente » ne pouvait que l'épuiser. Il fallait réaliser tout ce qui, du socia-

lisme, était réalisable, et même tenter ce qui paraissait impossible.

C'est là ce qu'a fait Staline, n'était-ce pas la seule voie vraiment révolutionnaire ?

A quoi a-t-il abouti ? A l'instauration d'un Etat puissant, dirigé d'une façon absolue par le Polit-Bureau du parti communiste. Sur le plan économique et politique, l'agent de ce pouvoir est une bureaucratie nombreuse à laquelle il a fallu consentir quelques avantages, mais qui reste entièrement inféodée à la direction du parti.

Je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas, pour le moment, de socialisme. Sans doute, ce régime pourra-t-il, dans son propre sens, se perfectionner : créer au profit des travailleurs de nouvelles et admirables réalisations sociales ; apporter aux ouvriers, avec des salaires plus élevés et une productivité plus grande du travail, un bien-être accru. La qualification de ceux-ci augmentera en même temps que leur niveau de culture, ce qui réalisera certaines prémices du socialisme futur.

Mais le socialisme intégral, même s'il était possible, ne serait pas souhaitable en U.R.S.S. tant que d'autres pays n'auront pas fait leur révolution. Un tel régime, en remettant les pouvoirs politiques et économiques aux mains de producteurs encore inexpérimentés, affaiblirait incontestablement le pays de la Révolution en face des pays capitalistes avec lesquels, fatalement, un jour ou l'autre, il entrera en conflit armé.

Il est évident que ce régime provisoire dont jouit l'U.R.S.S. comporte des dangers. Le premier est constitué par la bureaucratie, qui pourrait menacer de devenir une classe dirigeante si elle cessait d'être un instrument mis par la direction du parti au service des travailleurs. Aussi est-il nécessaire que cette direction exerce une dictature absolue encore qu'approuvée et soutenue par les grandes masses du peuple. D'où la dévotion envers Staline, la mystique du chef, spontanées parfois, mais, en tout cas, soigneusement encouragées et savamment entretenues. D'où, également la nécessité de ne tolérer aucune opposition, aucune réticence à l'intérieur du parti.

De telles réalités, pour éloignées qu'elles soient de l'idéal proposé, n'en sont pas moins nécessaires, et, dès que reconnues comme telles, le devoir d'un communiste consiste non seulement à les accepter, mais à les servir totalement.

Je me suis souvenu, en lisant votre livre, d'un mot de Barbusse que vous m'avez rapporté. Comme il était venu

vous voir au retour d'un de ses voyages en U. R. S. S. et que, inquiet des renseignements qu'il vous donnait, vous vous étiez écrié : « Dites donc, cela me rappelle un peu la N.E.P. », il vous répondit : « Mais, cher ami, ne vous y trompez pas : c'est la N. E. P. »

Il importe de se persuader que le régime actuel de l'U.R.S.S. est, à la société socialiste, ce que la N.E.P. fut en 1921 à l'économie socialiste. Sans doute il eût été absurde de prétendre que la N.E.P., en soi, contenait les germes d'une socialisation du commerce et de l'industrie ; il n'en est pas moins vrai que c'est elle qui l'a permise. De même l'on peut dire que le régime soviétique d'aujourd'hui est une escale dans l'édification du socialisme, escale nécessaire qui permettra d'atteindre le but et qui, par conséquent, y conduit.

Peut-être me répondrez-vous : « Mais j'espérais trouver là-bas un socialisme réalisé. Tout ce que l'on me disait me donnait des raisons de le croire. »

Ici c'est la grave question de la propagande qui est en cause, et je vous ai déjà dit le peu de bien que je pense d'un organisme tombé aux mains d'incapables dont les absurdes déclamations font à l'U.R.S.S. le plus grand tort.

Je vous ai dit aussi combien je regrettais que vous n'ayez pu avoir aucune conversation sérieuse avec l'un des dirigeants soviétiques. Je ne puis douter que ses explications, plus pertinentes que les miennes, n'eussent apaisé la plupart de vos inquiétudes.

Quant à l'art soviétique et, en général, au problème de la culture, je crains aussi que certaines erreurs assez graves aient été commises en U. R. S. S.. Mais ceci m'entraînerait trop loin ; je me propose d'en reparler.

Je reviens à vos griefs. Ils naissent d'imperfections que j'ai constatées avec vous et que, moi aussi, j'ai dû reconnaître ; ce sont les explications et raisons que vous en donnez qui me paraissent contestables. Permettez-moi de croire que vous-même, mieux renseigné et mis à même de considérer non plus une partie du tableau, mais l'ensemble de la situation, vous jugeriez peut-être autrement.

Avez-vous du moins bien fait de révéler la véritable situation de l'U. R. S. S. ? (J'entends dans le domaine des faits et non de leur interprétation.)

J'avoue me sentir incapable de trancher cette question d'une façon absolue. Je reste, du moins, convaincu que l'instant est mal choisi et je crois que vous vous en apercevrez bientôt.

Affectueusement vôtre,

Pierre HERRART